

formation

chantier lecture-écriture

dans 10 institutions de vacances CCAS en région Languedoc Roussillon Midi Pyrénées - été 1999

Yvanne Chenouf

(*) Voir *Vacances-Lecture à Bessèges*, Claire Doquet, A.L. n°27, sept. 89, pp.64-67. Voir aussi le dossier complet que nous avons consacré à ces vacances dans les A.L. n°28, décembre 1989 et le dossier *Lecture et comité d'entreprises*, A.L. n°41, mars 1993.

(**) Plusieurs dossiers ont été écrits :

- *Quand l'écrit part en vacances*. L'écrit dans un centre de pré-adolescents, Yvanne Chenouf, octobre 1989

- *Interviews réalisées pendant les séjours CCAS à Bessèges*, Benoît Foucambert, novembre 1989

- *Analyse des observations recueillies à Bessèges pendant les vacances-lecture de la CCAS*, Jean Foucambert, septembre 1990

- *Le rôle de l'écrit dans les activités sociales que sont les vacances*, Yvanne Chenouf, septembre 1993

- *Quand l'écrit part en vacances ou le rôle de l'animateur (trice) lecture-écriture dans un centre de vacances familiales*, Yvanne Chenouf, avril 1995.

(***) Un responsable principal est un agent détaché par l'entreprise.

Voilà plus de dix ans que l'AFL travaille avec la CCAS, l'équivalent du comité d'entreprise en ce qui concerne les industries électrique et gazière, EDF-GDF (*). Avec des hauts et des bas, dus à l'écart de nos représentations et de nos expériences en matière d'écrit, dus aussi à la particularité de nos situations, la spécificité de nos objectifs, nous avons cependant pu maintenir des relations et des actions communes (**).

Cette année, la CCAS a fait deux propositions à l'AFL :

- ♦ animer, une semaine lecture/écriture, directement, dans deux centres de vacances, l'un dans le Var, l'autre dans les Pyrénées Orientales. Cette proposition émanait de la structure nationale.
- ♦ intervenir dans un plan lecture-écriture sur une région, le Languedoc Roussillon Midi Pyrénées, sur 10 institutions exactement et sur trois niveaux : information des directeurs de secteurs qui se partagent le suivi de la région, information des responsables principaux (***) en poste dans les institutions (dont seulement trois sont ouvertes toute l'année), formation d'un animateur lecture par institution. Cette proposition émanait du niveau régional et nous a été faite par M. Guillosson, directeur régional, à la demande du président de la Commission d'Activités Régionales (CAR), M. Parédes, représentant le Conseil d'Administration de la CCAS et sous la responsabilité de M. Maussière, membre de la CAR, chargé du suivi des actions lecture/écriture.

Fin septembre, nous rendions un rapport sur les activités de cet été, rapport qui fut présenté devant les agents détachés réunis pour leur propre bilan de l'été. Au moyen de deux ou trois articles, nous allons exposer, dans ces colonnes, les grandes lignes de cette action, cette revue ayant pour intérêt le développement de la lecture

et de l'écriture en tous lieux et notamment là où vivent des adultes qu'ils soient parents, professionnels ou citoyens. Quelle place des militants syndicaux donnent-ils à l'écrit lorsqu'ils gèrent les activités sociales de l'ensemble de leurs collègues et que font ces collègues face à ces offres de vacances proposées par leurs caisses d'actions sociales : belles bibliothèques, intelligemment dotées, ordinateurs avec ELSA en libre accès, moyens de rédaction et de diffusion d'un journal pour chaque famille ?

PREPARATIFS DES VACANCES

Que dire à des directeurs de secteur qui gèrent chaque été entre une dizaine et une quinzaine de centres de vacances (contenus, personnels, matériel, événements de vie quotidienne...) et qui se sont retrouvés, début juin, investis d'une mission lecture écriture sur trois de leurs centres ?

Que dire à des responsables principaux, agents détachés, qui encadrent l'été et qui, outre tous les obstacles qu'ils rencontrent à l'ouverture d'un centre en début de saison, se voient engagés dans le suivi d'un chantier lecture écriture sur leur propre institution ?

Que faire, enfin, en deux jours, avec des animateurs qui vont devoir veiller aux usages de l'écrit dans une structure qui peut accueillir jusqu'à 1 000 vacanciers et à l'intérieur d'un projet politique (celui de la CCAS) que, pour la plupart, ils ignorent ? Comment assurer le suivi de ces animateurs lors des deux jours consacrés à leur rendre visite sur leur centre ? Quel bilan faire avec eux à la mi-saison et avec quels outils ? Comment envisager le rapport final, avant son écriture, pour recueillir les matériaux nécessaires auprès des équipes d'encadrement lors des rencontres sur les institutions ?

C'était l'été, les vacances : il n'était pas question de regarder cette région sous l'angle de sa mer insolente, de ses vins arrogants, de ses abbayes inconvenantes, de ses villages, ses terrains de boules, ses comptoirs de pastis et ses couchers de soleil servis sur plateaux de coquillages nacrés : non, il ne fallait songer qu'au rôle de l'écrit dans

les activités sociales de la CCAS. Pauvres de nous !

QUEL CHANTIER !

Chantier, le nom vient, pour le petit Larousse, du latin *cantherius* qui signifie support. Il suggère aussi un lieu où se déroulent des travaux de construction ou d'exploitation. Employé familièrement, le terme renvoie à un lieu en désordre "c'est le chantier!".

De manière moins fréquente, le chantier peut désigner un endroit où sont entreposés des matériaux de construction, des combustibles etc. Il représente encore un ensemble de madriers sur lesquels on dispose des tonneaux ou enfin une charpente sur laquelle repose la quille d'un navire en construction. Ce qui est en chantier est donc en cours de réalisation, et mettre quelque chose en chantier c'est juste le commencer.

Ce détour étymologique dessine, en les précisant, les contours du projet qui a rassemblés, quelques milliers de gaziers électriciens, leurs élus, leurs cadres administratifs, une dizaine d'animateurs et quatre membres de l'AFL. Notre chantier à nous, ici spécialistes de l'écrit, a concerné la mise en place d'outils (la lecture et l'écriture) auxquels on a assigné la fonction de **supporter** (au sens de *porter*, d'*empêcher de tomber*, d'*endurer* mais aussi d'*encourager*)



une action plus globale, plus ample : *le projet d'activités sociales des gaziers et des électriciens*. Dans l'origine du mot *chantier* et des expressions qui lui sont apparentées, on trouve les éléments fondateurs du partenariat AFL/CCAS : construction de nouvelles attitudes, exploitation de richesses conjoncturelles et structurelles, animations d'espaces et de groupes aux ressources énergétiques considérables (références aux combustibles et... aux tonneaux) mais aussi détermination à mieux assurer les orientations (on songe aux navires en partance). Il s'agit bien d'une *réalisation en cours*, d'une collaboration *naissante* et s'il persiste quelques *désordres*, c'est là l'aspect visible du bâti : cet assemblage à grands points qui devrait disparaître l'œuvre terminée.

Pour l'instant, il s'agit de porter ce qui a été réalisé à la connaissance de tous, d'empêcher les espoirs que cette action a fait naître de retomber, d'aider à endurer les désillusions qui accompagnent toute tentative de réalisation d'une utopie et de s'encourager, les uns les autres, à savoir se désenchanter pour mieux pouvoir se ré-enchanter.

L'écriture du bilan dont quelques extraits vont être proposés ici voulait être du même tonneau que les investissements largement consentis cet été : honnête, mesurée, généreuse et pleine de réserves, au sens de prudence sur les conclusions, de *discrétion* vis à vis de ceux dont les propos ont parfois été proches des confidences et de ressources, c'est-à-dire de propositions. Au moment de livrer publiquement un écrit qui n'est ni un résultat d'enquête, ni une analyse méthodologique (cet écrit s'apparente davantage au comptes-rendu), il nous revient des phrases que Pierre Bourdieu écrivait à son lecteur au début de *La Misère du monde* (1) : " Comment, en effet, ne pas éprouver un sentiment d'inquiétude au moment de rendre publics des propos privés, des confidences recueillies dans un rapport de confiance qui ne peut s'établir que dans la relation entre deux personnes ? Sans doute tous nos interlocuteurs ont-ils accepté de s'en remettre à nous de l'usage qui serait fait de leurs propos. Mais jamais contrat n'est aussi chargé d'exigences tacites qu'un contrat de confiance."

(1) BOURDIEU P., (sous la direction de), *La misère du monde*, Points Seuil, 1993, pp.9-10

SUPPORTS

Ainsi vont les choses qui n'offrent que peu de temps aux grandes entreprises et celle-ci en fut une qui prévoyait de poser les bases d'une action dont l'objectif était... la pérennisation. Donc, la brièveté de nos rencontres n'avait plus qu'à compter sur la longévité de nos engagements. C'est là qu'on vit qu'en 10 ans, nous nous étions fabriqué davantage que des souvenirs : une mémoire sur laquelle allaient pousser, comme sur une terre promise, des actions d'autant plus espérées qu'elles furent longues à venir.

Avec les directeurs de secteur et les responsables principaux, nous avons consacré, sur la journée que nous avons eue, peu de temps aux questions pratiques (même si nous savions combien elles comptaient pour eux), préférant revenir sur deux points :

1. Ce que Jean Foucambert avait appelé, il y a 10 ans, dans le premier journal AFL/CCAS, *L'étincelle*, "Les raisons d'un mariage d'amour" dont voici un extrait :

"On connaît bien les effets de l'inégalité sociale sur les résultats scolaires. Comment un comité d'entreprise peut-il contribuer à rétablir des chances équitables ? De deux façons :

- *En apportant directement des aides aux enfants des agents : soutien scolaire ou activités de loisirs et de vacances pour les jeunes, qui joignent l'utile à l'agréable, le culturel et la détente.*

- *En agissant auprès des parents et là encore de deux façons :*
 ☞ *soit en les aidant à intervenir auprès de leurs enfants en tentant donc de les "former" en tant que parents,*
 ☞ *soit en s'adressant aux adultes pour qu'ils développent eux-mêmes des pratiques nouvelles. Lorsqu'ils se mettent à lire dans leur vie de travailleurs et d'habitants, ils créent dans leur environnement familial un type de rapport différent à l'écrit qui a pour conséquence de permettre à leurs enfants de se situer de manière plus dynamique vis-à-vis du système scolaire. Et donc d'y mieux réussir.*

C'est cette seconde voie qui a été choisie ici : pour aider les enfants, intervenir auprès des adultes en tant que citoyens ayant leurs propres objectifs de développement. (...)

... c'est parce que chaque adulte invente pour son propre compte des rapports nouveaux avec l'écrit qu'il ouvre de nouveaux espaces à ses proches. Pour que les enfants progressent, il faut que les parents réussissent, il faut que les parents s'engagent par rapport à leur propre vie, qu'ils soient pour eux-mêmes dans la lutte, dans l'exigence, dans le refus de la résignation. Même si c'est difficile, c'est là qu'un comité d'entreprise comme la CCAS doit se donner les moyens d'agir. "

2. Ce que le même Foucambert écrit dans le livre *La leçon de lecture au cycle 2* (2) :

"Aucun écrit ne s'est constitué par transcription de l'oral, comme on l'aurait fait au moyen de l'alphabet phonétique international (API). Avec l'API, il est toujours possible de chiffrer de l'oral pour peu qu'on soit entraîné à isoler les unités sonores et à les noter dans l'ordre où elles apparaissent. Et inversement, il est toujours possible de reproduire l'oral initial en déchiffrant, c'est-à-dire en inversant le chiffrage précédent ; et ceci sans que la compréhension entre en jeu. On imagine l'espoir d'un tel système : quiconque parle une langue pourrait aussi la lire dès lors qu'il aurait compris le principe alphabétique par lequel correspondent l'écrit et l'oral. Or, les langues écrites n'ont jamais d'abord, quand elles l'ont, le souci de noter de l'oral. La manière dont certaines ont réglé le problème est révélatrice :

- Le japonais s'est doté de deux écritures, l'une syllabique, le kana, l'autre idéographique, le kanji. La première permet de noter l'oral, la seconde est d'inspiration commune à des langues orales fort différentes.

- L'arabe écrit, pour sa part, est strictement consonantique et ne marque aucune voyelle si bien que les mots sont imprononçables tels quels, c'est-à-dire avant de les avoir compris, par la lecture. Dans une perspective d'alphabétisation, pour mettre une multitude en contact avec des messages écrits simples, on a ajouté l'indication des voyelles sur l'arabe écrit afin que les mots puissent être prononcés avant d'être compris.

(...) Si lire c'est comprendre, on se sert, dans le cas de l'arabe, de cette écriture consonantique qu'on nomme alors arabe

littéraire ; il s'agit de l'écriture des lettrés, de ceux qui ont un usage intensif de l'écrit. Inversement, pour des alphabétisés, on se sert de ce rajout de voyelles pour porter la voix. Ce rajout de voyelles à une écriture faite pour l'œil complique considérablement le traitement du message optique et ne permet pas de lire confortablement. Son seul avantage, c'est de pouvoir alphabétiser à un moindre coût social une part importante de la population, sans pour autant la rendre lectrice, au sens qu'il convient de donner à ce terme. Non seulement il est possible d'apprendre à lire en lisant directement le kanji ou l'arabe littéraire mais cette entrée a constitué pendant des siècles l'apprentissage ordinaire de quiconque se destinait à une lecture intensive. Inversement, l'entrée par le seul kana ou l'arabe voyellisé ne permet pas un usage fréquent et soutenu de l'écrit ; il faut passer par un autre apprentissage pour devenir un lecteur expert. Aussi bien en japonais qu'en arabe la différence entre alphabétisé et lecteur est marquée par le système d'écriture ; deux systèmes, deux usages : l'un rudimentaire, l'autre savant.

(...) Avec l'écriture proposée par les Grecs, ces deux usages vont se retrouver mais cette fois sur le même système : la différence n'est pas dans la page mais dans la technique de l'utilisateur. Et donc dans la manière dont il aura appris. D'où le pari sur une continuité technique de l'alphabétisation à la lecture, d'un passage qui reste encore secret comme le précise la brochure de 1992 sur la maîtrise de la langue : "les enfants s'exercent à retrouver le bruit que font les mots écrits sur le papier, (...) ils se dotent, sans en prendre conscience et à notre insu, des moyens d'un traitement direct du code orthographique." Le fait que le système grec soit unique a conduit à privilégier un apprentissage (l'alphabétisation) qu'on tente de mener le plus loin possible pour chaque enfant jusqu'à ce fameux passage.

Jusque dans les années 60, dans une France où le niveau de certification scolaire est encore largement inférieur au diplôme de fin d'études primaires, ce principe alphabétique (qui correspond à la fonction kana de notation de l'oral) apporte des réponses économiquement satisfaisantes quant au rapport investissement social/usage permis. La question de savoir si cette entrée kana donne vraiment accès à la fonction kanji ne commence à se poser que dans les années 70 : est-il possible de traiter un système linguistique

graphique pour lui-même (sans dépendance à un système linguistique sonore) lorsqu'on l'a rencontré d'abord par la correspondance graphie/phonie ? C'est l'époque où on prend conscience que les processus à l'œuvre chez le lecteur expert n'ont guère de rapport avec ceux enseignés à l'apprenti même si, à la différence de l'arabe et du japonais, ils s'exercent sur le même support graphique."

Comme l'ensemble de la population dont elle fait partie, la profession des gaziers électriciens est composée de personnes entretenant des rapports inégalitaires avec l'écrit. La discussion autour de ces deux points a nettement positionné l'AFL ailleurs que dans le seul rapport à la littérature, ailleurs que dans la seule préoccupation des enfants ; de leur côté, les gaziers électriciens réalisaient que les actions autour de l'écrit ne pouvaient être supplémentaires aux autres activités, surajoutées mais complémentaires à ce qui existait déjà, fusionnées.

Le journal est vite apparu comme le pivot de l'entreprise commune et, pour mieux s'articuler sur cet axe nous l'avons, dans le document de présentation, directement relié aux orientations de la CCAS :

"Voilà quel est pour nous le rôle du journal dans la mise en œuvre des orientations de la CCAS (3) :

- permettre un retour réflexif sur le projet dont les gaziers électriciens doivent être à la fois bénéficiaires et acteurs : *"Il est déterminant de ne jamais perdre de vue que les séjours de la CCAS sont réalisés pour les agents et par eux."*

- réfléchir aux moyens de tenir ensemble les exigences de solidarité, de dignité et de justice *"dans les aspects quotidiens de la vie d'un groupe tout autant que dans la prise de conscience de causes humanitaires à l'échelle du monde."*

- confronter et élargir les visions du monde - et les pratiques culturelles qui, souvent en découlent ou les génèrent - : *"permettre un accès réel de tous aux loisirs et à la culture en proposant des séjours et une organisation de la vie collective favorisant l'écoute et le respect de l'autre."*

- favoriser l'expression personnelle au sein d'un groupe : *"mettre en évidence le droit de chacun à sa singularité, sa différence."*

- permettre à la conscience collective de *"nourrir les exigences de démocratie"* et de mutualiser *"les forces de transformation sociale."*

- offrir un espace de prolongement ou de découverte des interrogations, espoirs, ambitions, plaisirs dont sont porteurs les individus, auxquels ils sont sensibles sans toujours avoir le temps ou l'occasion de s'y consacrer pleinement. Montrer en quoi la lecture sert à tout *"aux bricolages quotidiens comme à l'exercice du Moi"*, selon l'expression de Jean-Claude Passeron."

Avec les animateurs nous avons consacré deux jours à la formation sur les enjeux et la nature de l'écrit, la gestion (sommaire) d'une bibliothèque, la prise en charge du logiciel ELSA et la rédaction d'un journal d'institution. Nous avons travaillé à partir d'un document qui se fait l'écho des formations d'animateurs dont nous avons eu la responsabilité, dans cette région, depuis cinq ans. (4)

Au terme de ces quelques poignées d'heures passées avec les divers acteurs du projet, nous avons laissé les choses se faire et nous avons attendu la fin du mois de juillet pour faire un premier bilan et envisager les interventions du mois d'août dans les institutions. Les extraits de notre rapport commencent à cette mi-temps là.

LE RAPPORT

Rendez-vous de juillet

Apports des premières journées de bilan des équipes engagées dans ce chantier

Jeudi 29 et Vendredi 30 Juillet 1999 au Cap d'Agde

Nous avons convenu de nous retrouver au terme d'un mois d'activités, animateurs, formateurs, responsables principaux autour des membres de la Direction Régionale Opérationnelle (DRO) et des directeurs de secteurs. (...)

Les distances abolies ont pu rompre certaines solitudes, le temps d'une journée et, le recul allié aux débats ont converti les regards, modifié quelque peu les unités de mesure des actions déjà faites et de celles qui restaient à faire. Ambition principale de toute entreprise de formation. (...)

(3) Des extraits de ces orientations sont indiqués entre guillemets. Ils proviennent d'un document interne à la CCAS.

(4) Ce document doit être publié en 2000 dans la collection Théo-Prat'

Les animateurs, leur vision des choses

Les animateurs ont été au centre de cette journée : leur présence, sur le front de l'action, nécessitait qu'on les écoute, qu'on les appuie, qu'on les oriente et qu'on débattre

Retour sur formation

De l'avis généralement exprimé, les deux journées de formation (fin juin) ont été appréciées même si elles n'ont pas tout résolu :

- "Elles ont recadré ma fonction. En revenant au centre, je suis allé voir mon responsable principal et j'ai redéfini mon champ d'action. Je ne pouvais pas tout faire, il fallait établir des priorités " dit un animateur,

- "Moi, au retour, je me suis mise à ranger ma bibliothèque mais je dois dire que je me suis sentie bien seule devant le reste de la tâche à accomplir. ", répond une animatrice confirmant qu'elle a aussi dû agir sur son cadre de travail même s'il s'agit, ici, du cadre géographique.

Motrices, ces journées ont donc permis d'évoquer la notion de statut, de préciser des fonctions, mais elles ont aussi été sources de désillusions et d'angoisses : ces jeunes étudiants, qu'un même rapport à l'écrit, une proximité d'âge, un même emploi saisonnier avaient fédérés, le temps d'un stage, n'avaient pas imaginé que ces éléments unificateurs allaient devenir les principes de leur isolement, y compris de la part des autres animateurs, de génération et d'emploi pourtant similaires : "animateur lecture", d'extrêmement gratifiante en petit comité, la fonction allait devenir discriminante à grande échelle.

Retour sur attitudes

On peut attribuer à cet état de fait les manifestations d'*enfermement* (protection) dont les animateurs nous ont semblé faire preuve, ce que révèlent :

- l'importance des adjectifs possessifs dans leurs propos : *ma bibliothèque, mes livres, mon ordinateur...*,

- la fréquence des termes qui servent à distinguer, en le stigmatisant, l'Autre : *les autres, ils, il y en a qui..., ceux, bouger les gens,*

- la prédominance de termes privatifs pour décrire ces fameux *autres* (souvent les animateurs, l'équipe d'encadrement du centre) : ils *ne réfléchissent pas*, ils *n'ont pas* d'instruction...

- la dévalorisation des activités jugées de moindre valeur : à part le sport, *rien* ne les intéresse ; les jeux apéro, bonjour, les questions ! le karaoké, non merci...

- la reprise d'expression comme *rat de bibliothèque...*

Protectionnisme qu'on retrouve dans la manière de concevoir l'action générale et les partenaires :

- les animateurs ont, malgré les mises en garde exprimées en formation, souvent considéré leur activité comme une activité à part : "ils ont des difficultés à se greffer sur les animations de l'institution " dit un représentant de secteur

- ils ont parfois eu tendance à se figurer le partenariat comme une sorte de chantage, donnant/donnant : "Moi, je vois pas pourquoi j'irai à leurs sorties ou à leur concours de boules puisqu'ils ne viennent jamais dans ma bibliothèque, qu'ils n'empruntent pas de livres, qu'ils n'écrivent pas dans le journal. "

Solitude renforcée par le sentiment de ne pas être suffisamment rejoint par les vacanciers, ce qu'expriment des expressions qui seraient presque risibles si elles ne recouvraient pas un réel désarroi, source, de surcroît, de doutes sur la compétence personnelle : "On ne sait pas comment attraper les gens, accrocher les gens, les bouger, les faire venir. "

Là encore, le besoin de se préserver invite à reprocher à l'Autre de ne pas être au rendez-vous, de ne pas être là où on l'attend, comme on l'attend : "Les vacanciers n'ont pas de goût. " Le mot, vite réprimé, est remplacé par une expression tout aussi discriminante : "Ils manquent de curiosité. "

Mais, les animateurs ne restent pas dupes longtemps si l'on en juge à leur demande insistante de techniques, tout au long de ces journées, techniques le plus souvent

associées au domaine de la communication. Ils ne se sentent généralement pas à la hauteur de la tâche même si elle les intéresse :

- comment faire venir les gens lorsqu'un auteur arrive ?
- comment présenter des livres aux adultes ?
- comment faire écrire les gens ?

On pourrait réunir ces attitudes et ces appels sous la même question : *qu'est-ce qu'être un médiateur ?*

C'est à l'adjoint d'un responsable de secteur que nous devons la formule résumant le mieux ce qui s'est exprimé : *"Il faut travailler l'œil de l'animateur pour qu'il puisse observer comment vivent les autres membres de l'équipe."* Cette exigence de voir les choses autrement pourrait poser autrement les questions de polyvalence de ces animateurs particuliers : reconnaissance d'un statut spécifique, d'un rôle mieux défini tandis que leur cadre de travail ne leur semble pas suffisamment connu, discuté et respecté. Lorsque tout s'agite toujours dans la vie quotidienne, lire et écrire apparaissent comme des fonctions inutiles, voire menaçantes pour la réponse généralement donnée aux vacances, ce temps qui s'arrête : l'agitation, précisément.

À la fin de ces journées, concernant le seul cas des animateurs, la formation était devenue le point central :

- formation théorique sur les aspects sociologiques de leur action : qu'est-ce que le goût, la curiosité en matière de lecture, qu'est-ce qui préside à l'exercice d'une pratique culturelle etc. (5), sur la spécificité de l'écrit, sa nature et ses enjeux...

- formation pratique sur les techniques d'écriture, de présentation de livres, d'information... ce à quoi les rencontres sur les centres allaient de nouveau faire remonter.

(...) *D'avantage qu'une autre, peut-être, la fonction d'animateur lecture-écriture, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, est au cœur de la vie d'une institution, des relations entre les humains, entre les activités qu'ils mènent. La formation, dans sa durée, dans sa forme et dans ses contenus, doit tenir compte de la spécificité de cette fonction et de son caractère indissociable des fonctions pratiques, des fonctionnements humains. La tâche est d'essence transversale et c'est*

dans ce sens qu'il faut sûrement ré-apprendre à poser le problème.

Les responsables principaux, leur point de vue

Le seul responsable présent (...) n'a pas pris beaucoup de temps (ni beaucoup de gants) pour nous déclarer qu'il était là par obligation et pas de gaieté de cœur. La discussion, que son intervention a permis d'engager, nous a fait envisager autrement les choses, de part et d'autre ; apprécions donc l'installation d'un tel rapport qui, parce qu'il concerne des fonctions socialement déconsidérées, aux enjeux d'importance, gagne à être le plus franc possible, le moins chargé de sous-entendus.

Places

Ce sont donc les animateurs qui, pour la plupart, ont traduit l'attitude de leurs responsables principaux sur les centres. Impressions mitigées :

- appui total pour certains (...)

- appui discret pour d'autres (on n'empêche rien mais on ne facilite pas forcément, on ne participe pas toujours) (...)

- appui quasi inexistant, le responsable entérine les difficultés comme des preuves d'infaisabilité : *"le journal, ça ne sert à rien, personne ne le lit."* *"Dans les centres de bord de mer, ça ne fonctionne pas."* Et, quand on lui a fait remarquer qu'au Cap d'Agde, il y a quelques années, ça fonctionnait, il rétorque : *"Dans les grandes institutions c'est plus facile que dans les petites."* (...)

Retour sur l'investissement

Aux dires de l'ensemble des responsables principaux et, comme l'a précisé le directeur régional en début de rencontre, la journée d'information a été appréciée : *"C'est pour eux, une grande rupture. Ils ont été rassurés par la tonalité positive des discussions."* Pour autant, ça ne les a pas aidés à être pleinement acteurs, ce qu'ils souhaitent pourtant. Comment passer de leur intérêt à leur investissement ?

À travers ce que les animateurs ont pu dire, se sont dessinées des relations compliquées entre ces jeunes et

(5) Voir *L'institution des lecteurs*, J.M. PRIVAT, Pratiques n°80. Voir aussi *Le savant et le populaire*, C. GRIGNON / J.C. PASSERON, Gallimard/Le Seuil. Voir encore *Histoires de lecteurs*, G. MAUGER / Cl. F. POLIAK / B. PUDAL, Nathan, 1999

leurs responsables ; certaines raisons sont assez faciles à comprendre :

- les responsables principaux se sentent garants du bien-être des vacanciers, bien-être, pour eux, lié à la quantité d'animations, la quantité des publics qu'elles drainent et la quantité de satisfactions retournées. Ils se sentent jugés à cet aune-là et apprécient que chaque animateur soit effectivement affecté à un groupe de vacanciers ; ils ne cachent pas leur admiration pour ceux qui savent entraîner les foules, plaire, amuser, qui savent "y faire" avec les gens. Lorsque l'animateur lecture passe du temps seul à ranger la bibliothèque, préparer une exposition, écrire ou maquetter le journal, lorsqu'il ne réunit qu'une poignée de gens, déjà convertis, à ses animations, il semble peu rentable et le doute s'installe.

- entre le responsable principal et l'animateur il existe un conflit latent : l'autorité institutionnelle du premier se heurte à l'autorité intellectuelle du second. Il y a souvent disconvenance entre ce que dit, fait, sous-entend cet animateur (articles parfois hermétiques lorsqu'ils affichent un savoir universitaire tout frais, goûts étranges pour des auteurs inconnus, références ésotériques...) et les valeurs dont se sent porté le responsable principal (revendications syndicales et politiques, désir d'offrir aux collègues des vacances sans souci, méfiance ou rejet de l'école et des échecs qu'elle a produits...) L'incompréhension se cristallise alors autour de l'éditorial, ce lieu où s'affiche, par écrit, la place que le responsable prend dans le journal : l'animateur poursuit le responsable qui fuit mais ne délègue pas une tâche qu'il entend assumer avec toutes les difficultés que ça lui pose souvent face à l'animateur principal du journal, garant lui, de la *qualité* de l'écriture. Autour de l'éditorial places et valeurs s'affrontent ; générations aussi.

L'activité semble faire peur aux responsables qui se sentent secoués institutionnellement, personnellement sans pouvoir justifier le monde à part dans lequel évolue l'animateur lecture qui ne fait pas toujours le plein de vacanciers. Une méfiance à plusieurs visages s'instaure, difficile à parler d'autant plus que les critères d'évaluation de l'action lecture/écriture ne sont pas lumineux. Il n'y a pas 36 solutions :

- les responsables font confiance ; inconditionnels et sans complexes, ils trouvent ailleurs les gratifications et les complicités dont ils ont besoin pour assurer leur autorité, tenant même, dans une extrême valorisation des activités lecture/écriture, la preuve de cette autorité-là, même s'ils ne participent pas à leur déroulement.

- les responsables se montrent indifférents, mais pas hostiles, essayant d'accompagner au mieux le projet mais ne s'empêchant nullement d'y faire quelques entorses en exprimant des doutes, en empruntant, au besoin et toujours en le justifiant, l'animateur pour d'autres tâches d'intérêt général, d'intérêt supérieur.

- les responsables font de la résistance (jamais en présence de représentants institutionnels), le plus souvent de façon larvée : critiques sur le journal, signalement régulier des difficultés (vols de livres, manque de monde aux animations, doutes sur le chantier en général, affirmation d'une autre conception des vacances etc.)

Localisations des fuites

Le responsable qui était présent à cette journée témoigne bien de cette contradiction :

"Moi, je ne lis pas, je n'écris pas. Je n'en ai pas besoin. (...) Je ne lis que Le Monde. (...) Les gens, il ne faut leur donner moins bien que ce qu'ils connaissent par ailleurs si on veut les attirer. Le journal, tel qu'on le maquette, avec des petits moyens, ce n'est pas un journal. Ça ne donne pas envie de le lire. Moi, je suis perfectionniste. Il faudrait de vrais moyens, des traitements de texte performants, des moyens de reproduction irréprochables, ne faire que ça et le faire bien. Ce qui compte en vacances, c'est le relationnel, que les gens soient heureux."

Un journal de moindre qualité ce n'est visiblement pas une bonne manière d'entrer en relation avec les gens. Il n'empêche que (ayant pu dire ses réticences ? ayant assisté à l'analyse de ses éditoriaux où nous lui avons montré à quel point nous les trouvions écrits ?) ce responsable a souhaité la poursuite de ce chantier.

Soutenir un chantier lorsqu'on se sent aussi peu solide ne favorise pas la tâche des responsables principaux qui

deviennent des supports incertains aux équilibres imprévisibles, la lecture et l'écriture les renvoyant non seulement au niveau d'études, mais aussi à l'intelligence, à l'image d'eux-mêmes. À l'âge où ils exercent (autour de la cinquantaine pour la plupart) cette situation les confronte à un bilan personnel où l'actif ne l'emporte pas franchement sur le passif. Par un réflexe, il est logique que le problème se pose en termes de places : place des intellectuels face à un monde ouvrier, place des jeunes dans le projet de la CCAS qu'ils ne maîtrisent pas, place du responsable principal dans des activités décrétées prioritaires quelques mois avant par la CAR et qu'ils sentent de leur devoir de cautionner dans l'équipe et face aux vacanciers mais sans moyens pour le faire et peut-être sans légitimité. C'est pourtant sur ces responsables, va reposer ou non, la pérennité de ce chantier.

Les activités : les reflets des intériorisations

Toutes les activités, évoquées lors de ce premier bilan, l'ont été à travers deux filtres et dans cet ordre :

- la quantité des gens qu'elles attirent (succès, compétitivité...)
- la technicité qu'elles requièrent (communication, disponibilité, compétence...)

En filigrane, s'exprime la relation de l'écrit avec des publics fort divers : sans instruction longue, sans pratique personnelle, peut-on goûter à des activités intellectuelles subitement offertes à tous ? Pourquoi cette insistance à contrarier *l'ordre des choses*, à vouloir ce que peu de gens exige ? Au risque de fâcher quand il faudrait plaire ?

Les bibliothèques

Zone protégée

C'est un lieu que les animateurs ont vite investi comme leur lieu de travail. Ils s'y sentent à l'aise, légitimes, rassurés par une culture dont les échos semblent, pour eux, négligés du bar jusqu'au terrain de boules. Ils ont apprécié le fonds et se sont montrés très inquiets de la disparition des livres : avec insistance, ils ont posé la question de l'ouverture en libre accès en leur absence : la nuit et pendant leurs jours de congés. S'identifiant à leur espace de travail, les animateurs implorent pour lui la même protection qu'ils sollicitent pour eux.

Site classé

Le rangement a posé des problèmes d'autant plus grands que les animateurs ont découvert le fonds au fur et à mesure des journées passées à le classer, ne disposant d'aucune liste bibliographique : *" on apprend à découvrir le fonds, en rangeant les livres un par un. On ne comprend pas toujours les critères de sélection et c'est difficile de défendre la dotation d'autant plus quand elle nous semble parier sur des bons lecteurs et faire l'impasse du grand public."* Si, comme l'a précisé à juste titre le directeur régional *"le fonds de livres doit être considéré comme un patrimoine"*, il faut que sa construction, son élaboration soient justifiables par les animateurs et donc explicites par ceux qui en sont les organisateurs.

La fascination devant certains ouvrages que ces étudiants ne peuvent toujours se payer mais qu'ils aimeraient posséder n'a fait qu'augmenter leurs doutes et leur méfiance par rapport au public de vacanciers qui, soit ignorait les petites merveilles, soit les dérobaît : *" le premier jour où je l'ai exposé, ils m'ont volé le coffret de Pablo Neruda ! Tu te rends compte, j'ai même pas eu le temps de le lire."*

Place forte et terre d'asile

Les bibliothèques sont, à juste titre, la fierté de la CCAS : les lieux sont souvent beaux et bien situés ; ils sont bien pourvus et représentent souvent des espaces de convivialité, calmes, bien rangés : on y vient souvent pour d'autres raisons que la lecture (broder, faire du courrier, jouer aux cartes...) parce que c'est agréable et tranquille. On s'y isole sans difficulté. Plus il est lettré, plus l'animateur le comprend qui s'y réfugie et fait régner là l'ambiance qui lui convient : conversations autour des livres, des auteurs mais aussi d'autres pratiques artistiques comme le cinéma, la musique, la peinture... que de beaux volumes convoquent, conversations libres sur la région, les vacances, la vie. Un monde moins heurté, moins superficiel, moins pragmatique semble reprendre ses droits sans pouvoir participer de l'autre monde, celui des contraintes familiales, des jeux répétitifs, des propos lestes, d'une autre vie telle qu'on la laisse aller. C'est pourtant au service de cette vie que les livres doivent se mettre, le temps des vacances, pour qu'elle apparaisse moins imposée, plus librement choisie tout au long de l'année.

Un outil symbolise cette possibilité de métamorphose : c'est le journal.

Les journaux

Expressions libres ?

Même si les journaux n'avaient pas, fin juillet, le rythme de parution, la qualité que nous escomptions (beaucoup ont progressé après ce bilan et surtout après les rencontres sur les institutions), ils étaient déjà les emblèmes des animateurs et de leurs responsables : objets concrets dans cette atmosphère abstraite, tout, de leur titre au soin apporté à leur réalisation, en passant par le souci affirmé de faire participer les vacanciers, conspire contre l'incrédulité quant à l'intérêt du chantier lecture/écriture. À notre grande surprise, les animateurs n'ont pas exprimé de problèmes ni concernant la conception technique (si ce n'est le temps de "taper" les articles, la fiabilité de la photocopieuse...) ni au sujet de l'organisation du contenu : mieux, ils ont semblé découvrir le plaisir d'en être rédacteurs. Leur stupeur a, par contre, été grande face aux réactions de l'entourage :

- "On reçoit parfois les articles avec beaucoup de retenue, on prend ça comme une bombe", dit une animatrice exprimant la relation explosive des gens à l'écriture, le danger de pouvoir s'exprimer sur les contenus au risque de froisser, de blesser ; le danger de publier.

- "J'ai affiché le journal dans le local de la machine à laver. Les femmes de ménage m'ont dit que ça gênait et qu'il fallait l'enlever", s'étonne cette autre animatrice découvrant une manifestation insoupçonnée des statuts inégaux dans la même institution.

- "J'ai voulu sortir un numéro spécial, mon responsable m'a dit que c'était un journal par semaine et pas plus." etc.

Liberté d'expression

Au terme de cette journée, des points centraux ont pu être soulevés au niveau de l'écriture. Généralement, le responsable principal s'est limité à la rédaction d'éditoriaux. Si nous avons montré la qualité de certains de ces textes, leur originalité, leur brièveté, leur caractère répétitif... sont révélateurs du peu de marge (au sens de distance) dont bénéficient certains responsables pour assumer, non seulement, leur rôle de directeur de publication, mais aussi le projet politique dont ils ont la charge. L'écriture étant

le moyen de penser sur ce qu'on pense, les expressions toutes faites qui se répètent (*Par et Pour...*), le cadre étroit des thèmes abordés (région, loisirs, règles de vie...), les formules incantatoires qui servent de liens avec les vacanciers (*bonnes vacances, venez participer...*) la confusion de l'éditorial avec un sommaire... doivent être pris comme une difficulté à s'engager dans l'écriture théorique (...). En amont du rôle de responsable d'institution, ce rapport à l'écriture est inquiétant s'il s'étend à la place et à la marche de manœuvre des individus dans l'organisation syndicale. Que devient la place de la lecture et de l'écriture, le reste de l'année quand, n'ayant plus la mission d'organiser la vie de communautés humaines, ces responsables reprennent celle qui consiste à gérer leur propre vie ?

Un parallèle peut être établi concernant la qualité des textes remis par les vacanciers : la plupart du temps, on obtient, au mieux, et avec quelle insistance, des articles qui s'apparentent à des rédactions scolaires. Ça s'explique par la vitesse d'écriture exigée, le degré de familiarité de chacun avec l'expression écrite, la représentation de la fonction d'un journal dans un centre de vacances, les thèmes abordés qui touchent souvent aux témoignages d'activités et encouragent au récit etc. Nous avons dû réfléchir à la valeur des textes ainsi obtenus : qu'est-ce qu'on prouve lorsqu'on permet de jeter sur un papier des impressions ? Est-ce là le degré d'usage de l'écrit que nous souhaitons ? Ne trompe-t-on pas les gens sur leur liberté de s'exprimer en pérennisant des formes scolaires de recours à l'écrit ?

Sur le moment, nous avons paré au plus pressé et évoqué la nécessité, pour les animateurs, de faire précéder les articles de chapeaux afin de les intégrer dans une problématique plus vaste, de mettre en miroir des extraits de livres qui prolongeraient les textes des vacanciers et inviteraient à y réfléchir, de fournir des aides (comme proposer ouvertement de réécrire), d'intercaler des textes écrits par l'animateur qui donneraient un aperçu du genre d'écriture souhaité... (...) De quels textes a-t-on besoin dans le journal et par qui doivent-ils être écrits ?

Les ateliers d'écriture

Dans le prolongement du journal, il était cohérent d'évo-

quer ces ateliers. Ils avaient fait l'objet d'une séance de travail en formation, séance insuffisante vue la complexité de cette activité, mais semblaient poser de nombreux problèmes si l'on en juge aux demandes d'aides clairement formulées. Excepté dans un centre où l'animateur a, tout au long de l'été, animé des ateliers de ce type (majoritairement avec des enfants), l'aide à l'écriture s'est cantonnée dans les limites des exercices de style, des jeux avec les mots, les structures... et n'a guère touché les adultes.

ELSA

Le logiciel n'a pas semblé poser de problèmes d'accompagnement aux animateurs qui ont tout de même souhaité en savoir davantage, approfondir les résultats par exemple, pour mieux expliquer aux parents et aux enfants ce qui se passait. Le libre accès dans lequel s'est déroulé l'entraînement, s'il a garanti souplesse et liberté, ne nous donne pas entière satisfaction et l'accompagnement d'ELSA, hors cadre scolaire, reste quelque chose à penser. Ceci dit, ELSA a souvent été le lien de qualité entre l'animateur et les vacanciers, la preuve que quelque chose de différent se passait à la bibliothèque dont on pouvait bénéficier ou qu'il valait mieux fuir.

La revue de presse

Peu de choses dans ce domaine sans doute pour plusieurs raisons :

- nous n'avons pas eu le temps de travailler cette question lors des deux jours de formation
- les exemplaires de journaux disponibles dans les institutions étaient constamment consultés, donc indisponibles et disparaissaient souvent en fin de soirée. C'est dommage car, la lecture de la presse, outre le fait qu'elle est très appréciée par un public qui ne vient pas toujours emprunter des livres à la bibliothèque, offre un éventail diversifié de lectures et donc la possibilité irremplaçable de faire de cette activité l'expression et l'échange de points de vue.

Au terme de ce premier bilan (...) outre les questions techniques soulevées par les animateurs, un sujet essentiel restait à régler à savoir la participation des vacanciers, notamment les adultes, leur implication dans un tel projet. C'est le représentant du secteur qui, en guise de conclu-

sion, résume le mieux les manières dont ce problème peut être posé :

- *"Ne devrait-on pas changer les termes ? Bibliothèque, ateliers d'écriture renvoient à l'école. En débaptisant, ces activités on risque de pouvoir les rapprocher des gens qui ne s'en méfieront plus."*

- *"Comment connaître les désirs, les besoins des gens ? Comment s'appuyer là-dessus et aussi sur leurs créneaux de disponibilité ? On peut déjà utiliser les fiches d'appréciation pour transformer les pratiques. On pourrait aussi imaginer un questionnaire qui nous renseignerait sur leur degré d'information, leur potentialité de participation."*

C'est cette deuxième piste qui nous semble la plus fertile, non pas pour coller aux désirs des gens mais pour comprendre et faire avec leurs représentations, pour tenir compte et partir de leur niveau d'informations. Car, il y a fort à parier que la précipitation avec laquelle nous avons dû agir, la quasi confidentialité avec laquelle nous avons travaillé sont en partie responsables de quelques formes de désintérêt des vacanciers : tous se sont-ils rendu compte de l'ambition du projet qui était engagé ? (...)

Un autre chantier s'ouvre alors d'ici l'été prochain qui implique l'élucidation des objectifs, leur discussion et la conquête d'outils pour les faire partager et les réaliser. Pour les responsables principaux il va être difficile de faire l'impasse sur un réel usage de l'écrit dans les activités quotidiennes. Quant aux animateurs, plus à l'aise avec ce médium, il leur reste un autre usage à trouver plus adapté aux pratiques quotidiennes des gaziers et électriciens concernant la lecture et l'écriture.

Yvonne CHENOUF

(Dans le prochain numéro : regards sur les éditoriaux écrits par les responsables, ce qu'ils disent de leur fonction.)